

TRAVAUX DU CENTRE DE RECHERCHES SÉMIOLOGIQUES

Langage, processus cognitifs et genèse de la communication

Denis Apothéloz
Jean-Blaise Grize

No 54 — Septembre 1987

CdRS



UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

Centre de Recherches sémiologiques

Quai Robert-Comtesse 2

CH - 2000 NEUCHÂTEL



Archives

**Langage, processus cognitifs et
genèse de la communication**

**Denis Apothéloz
Jean-Blaise Grize**

No 54 - Septembre 1987

Table des matières

Avant-propos	1
Introduction	3
Chapitre 1 - <i>Logique naturelle, discours et sémiologie</i>	5
Introduction	5
1.1 <i>Les objets</i>	6
1.2 <i>Les raisonnements non formels</i>	7
1.3 <i>L'argumentation</i>	10
A. <i>Les interlocuteurs</i>	10
B. <i>La situation d'interlocution</i>	12
Conclusion	13
Chapitre 2 - <i>Le développement des conduites discursives</i>	15
Introduction	15
2.1 <i>Les débuts du langage: aspects fonctionnels et sémantiques</i>	16
2.2 <i>L'émergence des pratiques discursives</i>	22
- <i>L'aube de la communication: la genèse d'autrui comme médiateur, ou la construction d'un premier triangle sémiotique</i>	23
- <i>La communication intentionnelle</i>	25
- <i>La relation JE-TU-IL: un autre triangle sémiotique</i>	26
- <i>L'ontogenèse de la référence</i>	29
Conclusion	35
1. <i>L'instrumentalité verbale</i>	35
2. <i>L'existence de deux modalités cognitives</i>	36
3. <i>La relation langage-pensée</i>	37
4. <i>Langue, schématisation et communication référentielle</i>	38
Bibliographie	41
Index	47

Avant-propos

Le présent fascicule des *Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques* s'inscrit dans le cadre de la recherche No 1.246-0.85 financée par le FNRS. Il est préalable à d'autres publications.

Son contenu est dû avant tout à Denis Apothéloz, même si sa problématique et son économie sont le fruit d'une réflexion commune.

Nous tenons à remercier nos collègues Bernard Py, professeur à l'Université de Neuchâtel, qui a bien voulu lire des papiers préparatoires et nous faire bénéficier de ses conseils, et François Latraverse, professeur à l'Université du Québec à Montréal, qui nous a autorisés à faire état d'un livre qui sera publié à Bruxelles chez Mardaga cet automne.

Neuchâtel, juin 1987

D.A. et J.B.G.

Introduction

Que se passe-t-il lorsqu'un locuteur élabore verbalement, non pour son propre compte mais à l'intention d'un auditeur, un micro-univers destiné à agir sur les représentations ou les comportements de celui-ci? Posée de la sorte, il est probable que la question ne fait pas véritablement sens, tant sont nombreux et complexes les mécanismes qui entrent dans ce processus. Il est toutefois possible de se placer du point de vue du sujet et, comme Piaget l'avait fait pour les activités de classement, de sériation, etc., de tenter de dégager les structures opératoires qui sont à la base de ce que nous nommons des *schématisations discursives*. Il s'agit bien alors, comme dans le cas de notre illustre prédécesseur, d'un point de vue logique mais qui, dans notre perspective, vise à saisir non l'origine du raisonnement et de la connaissance scientifiques, mais la maîtrise d'un type particulier de pratique et les savoirs que cette maîtrise suppose. De cette pratique, on peut dire ce qu'Aristote remarquait de la rhétorique, qu'elle est «commune à tous les hommes» (1354a 2). C'est à appréhender les mécanismes de ce fonctionnement que se consacre depuis plusieurs années le Centre de Recherches Sémiologiques de l'Université de Neuchâtel.

Notre intérêt ne porte donc pas sur le langage en tant que tel mais en tant qu'il manifeste, dans son usage en situation d'interlocution, des mécanismes de pensée à l'issue desquels une certaine connaissance a généralement été communiquée. Ainsi, pour nous, langage, pensée et connaissance sont indissociables.

On peut alors se demander comment une schématisation peut modifier les représentations et les connaissances de son auditoire. Il s'agit là aussi d'un phénomène d'autant plus complexe que les notions de transmission d'information et de décodage n'en rendent compte que d'une manière somme toute extrêmement superficielle. Il semble bien plutôt qu'il faille ici postuler de la part de l'auditoire une activité de reconstruction et d'interprétation (GRIZE 1979), ce qui conduit à considérer que toute schématisation comporte à la fois des éléments de représentation et des indications destinées à régler sa «lecture». Une solution consisterait alors à voir dans cette reconstruction un double processus d'assimilation (l'auditoire assimilant la schématisation à ses schèmes propres) et d'accommodation (l'auditoire accommodant ses schèmes à l'input que constitue la schématisation). Il est vrai que ce recours à Piaget peut paraître abusif dans un tel contexte. On sait en effet que cet auteur s'est essentiellement intéressé au langage dans sa fonction de représentation et fort peu dans sa fonction de communication.

Notre point de vue n'est toutefois pas celui de la psychologie. Il peut être dit sémiologique en ce sens qu'il porte sur des pratiques signifiantes et que nous cherchons à rendre compte des opérations *logico-discursives* telles qu'elles peuvent être observées ou induites à partir des schématisations.

La recherche dont ce Cahier présente les premiers résultats poursuit un double but. D'une part conduire une réflexion sur les rapports entre le langage et les processus cognitifs tels qu'ils apparaissent dans le fonctionnement d'activités logico-discursives spontanées (et, en ce sens, approfondir ce que recouvre l'expression même de «logico-discursif»); d'autre part, tenter de jeter un éclairage génétique sur ce fonctionnement. Notre volonté de chercher des fondements à la logique naturelle veut toutefois reposer sur des faits et non sur des *a priori* philosophiques. D'où les chapitres 1 et 2 : le premier, consacré à une présentation de la logique naturelle et à une analyse de ses rapports avec l'étude du discours, de l'argumentation, du raisonnement non formel et des représentations sociales; le second, à une analyse des premières étapes de l'acquisition du langage sous ses aspects fonctionnels, sémiotiques et socio-cognitifs.

Notre démarche est supportée par deux postulats. Le premier pose que toute théorie du langage qui ne prend pas en compte la communication, ou qui n'y voit qu'un phénomène secondaire, n'est pas utile à notre propos. Le second se fonde sur l'idée que rien de ce qui concerne l'enfant n'est étranger à l'adulte - même s'il y a «dépassement» - et que les mécanismes d'un comportement ne se comprennent véritablement qu'à la lumière de leur acquisition.

Le domaine de la psycholinguistique du petit enfant est aujourd'hui si vaste qu'il était naturellement impossible de le parcourir dans son intégralité, même de façon superficielle. Pareille entreprise n'aurait d'ailleurs présenté que peu d'intérêt étant donné la perspective qui est la nôtre. Nous avons en conséquence opéré certains choix, en nous limitant à ce qui était utile à notre propos. Pour l'essentiel, les principes de cette sélection ont été les suivants :

- études mettant l'accent sur le développement de la *compétence communicative* (par opposition à l'acquisition des structures linguistiques);
- études dédiées à la *communication référentielle* et centrées en conséquence sur les aspects cognitifs de ce processus (par opposition aux formes exclusivement modales, «performatives» de la communication);
- études portant sur les *stades primitifs* de ce développement.

Nous serons notamment amenés à confronter la communication verbale à la communication préverbale. Il y a à cela des raisons qui relèvent du matériel expérimental disponible, mais peut-être davantage, dans la mesure où l'on a pu montrer que le langage parlé et le langage gestuel relevaient tous deux de l'hémisphère gauche du cerveau¹. En outre, de plus en plus nombreux sont aujourd'hui les auteurs qui adoptent vis-à-vis de l'acquisition du langage une position qui avait été jadis celle de Wittgenstein, et qu'on pourrait résumer ainsi: le langage verbal ne peut s'implanter que sur une structure préorganisée de pratiques communicatives (cf. note 15, p. 30). Sans entrer dans les débats relatifs à l'inné et à l'acquis, on constate une nouvelle fois que l'on n'atteint jamais un degré zéro de savoir. Que la communication soit verbale ou préverbale, il serait en tout état de cause curieux que l'on ne puisse apprendre à nager sans «se jeter à l'eau» et qu'il soit possible d'apprendre à parler sans «se jeter à communiquer».

¹ *La Recherche*, 181, oct. 1986, p.1222.

Chapitre 1

Logique naturelle, discours et sémiologie

Il s'agit donc de préciser d'abord ce que nous entendons par logique naturelle, d'examiner les rapports qu'elle entretient avec le discours et de marquer en quoi elle relève de la sémiologie.

Introduction

Le concept de base de la logique naturelle est celui d'*activité de schématisation*. Nous entendons par là la mise en discours par un sujet (*A*) des représentations qu'il se fait de quelque «réalité» (*T*), mise en discours orientée par sa connaissance de *T*, par sa finalité et par l'image qu'il a de celui ou de ceux auxquels il s'adresse (*B*). Par abus de langage, nous appellerons aussi *schématisation* le résultat de cette activité. Il est donc immédiatement évident qu'une schématisation appartient de plein droit à la sémiologie. C'est un signe et même dans la terminologie de L. Prieto un signal, c'est-à-dire qu'il est intentionnellement produit par *A* pour faire connaître quelque chose à *B* et *B* le reconnaît comme tel (PRIETO 1968:95-96). D'autre part il renvoie tout à la fois à ce dont il est question, ce que nous avons noté *T*, et aux mécanismes de pensée qui l'ont produit.

Un exemple permettra de préciser encore certains points. Partons du texte célèbre de Pascal.

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser: une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. (Pensées, éd. Pléiade, 264, 347 dans l'éd. Brunschvicg).

Notons d'abord que le lieu même de production du texte - les *Pensées* - conduit à le lire comme une schématisation, comme un signe, et non à le considérer en lui-même comme une expression langagière purement poétique. Il s'ensuit qu'il donne à voir la représentation que Pascal se fait de l'homme, de sa situation dans le monde, représentation qu'il se propose de faire partager à ses lecteurs. Mais il faut souligner que le texte ne comporte aucune marque explicite ni de *A*, ni de *B*. Nous ne pensons toutefois pas qu'il soit légitime d'en conclure à la possibilité théorique de supprimer ces deux places. Il y a, pour étayer cette position, au moins trois raisons.

a) L'information resterait la même, si le texte commençait par: «*Je vous dis que ...*».

b) N'importe qui, au XVII^e siècle, ne pouvait pas exprimer ce que Pascal a dit et, lui-même, n'écrivait pas pour n'importe qui.

c) Depuis Benveniste au moins, on sait que toute activité de langage exige un JE et un TU. Il est donc plausible de postuler que *A* et *B* existent en tous les cas, mais que certains discours les effacent en surface.

Enfin l'exemple nous met en présence de tout un complexe d'activités de pensée, qui relèvent du cognitif, de la logique et du langage. Celles-ci sont certes interdépendantes. Néanmoins, pour des raisons de clarté mais au risque aussi de prêter le flan à certaines critiques, nous allons en distinguer trois:

1. Celle qui consiste à construire et à proposer des objets de connaissance.
2. Celle qui consiste à relier ces objets par des raisonnements, raisonnements que nous appelons non formels et que d'autres aujourd'hui, surtout en pays anglo-saxons, disent informels.
3. Celle qui, prenant tout particulièrement *B* en compte, peuvent être dites argumentatives.

Dès lors nous définirons la *logique naturelle* comme l'étude des opérations logico-discursives qui permettent d'engendrer des schématisations au sens de ce qui précède.

1. Les objets

La principale différence entre la logique naturelle et la logique mathématique consiste en ce que la première se sert d'une langue naturelle - d'où d'ailleurs son nom - tandis que la seconde forge son propre langage. Il s'ensuit, entre autres conséquences, qu'elles traitent d'objets de pensée eux aussi différents de nature.

Ceux de la logique mathématique sont entièrement déterminés d'entrée de jeu et une fois pour toutes par les axiomes auxquels ils sont soumis et par les définitions qui sont posées. Ainsi par exemple, en géométrie plane un triangle est un polygone à trois côtés. Il est cela, rien que cela et les propriétés supplémentaires qu'il est possible de lui attribuer ne font que découler logiquement de sa définition.

Par contraste, les objets dont traite la logique naturelle, s'ils ont certes un noyau stable - celui que rapportent les dictionnaires de la langue - sont essentiellement malléables. Il est parfaitement possible de parler d'un trèfle (*trifolium*) à quatre feuilles: on dit même que cela porte bonheur!

Il s'ensuit que la logique naturelle ne sera jamais contrainte par son point de départ. L'une des fonctions de l'activité discursive est même de transformer les objets dont elle traite de façon à ce qu'ils possèdent les propriétés que requiert la finalité de l'auteur. Un phénomène en particulier, propre à la langue, apparaît ici tout à fait fondamental: c'est celui de la métaphore. Un homme n'est pas un roseau, un roseau ne pense pas et jamais une seule goutte d'eau n'a tué personne - sauf celle qui «fait déborder le vase»; ce qui est encore une façon de parler.

D'autre part, en droit sinon peut-être toujours en fait, tout ce dont se sert un texte soumis aux exigences de la logique mathématique doit être explicité ou l'avoir été en quelque endroit assignable. Il est très loin d'en aller de même au sein de la langue. Celle-ci comporte toujours des présupposés, des implicites et des préconstruits. Inutile de préciser que si j'ai retrouvé mes clés, je les avais perdues

(présupposé); que «Pouvez-vous me passer le pain?» n'est généralement pas une question mais une requête (implicite); que si Roméo a envoyé une douzaine de roses rouges à Juliette (comment d'ailleurs les «roses» font-elles pour être «rouges?»), il s'agit d'une marque d'amour (préconstruit).

Enfin toute langue a d'abord pour fonction «d'exprimer du sens, ou si l'on préfère de signifier» (PERGNIER 1986:27). Il s'ensuit qu'aucun terme, aucune locution ne sont dépourvus de sens. Certes les médiévaux ont-ils distingué les catégorèmes et les syncatégorèmes, ces derniers étant considérés comme «privés de signification». Ceci peut se défendre, mais nous n'entrerons pas dans le débat. Nous nous contenterons de remarquer que, lorsque le menu porte «fromage *ou* dessert», il ne dit pas «fromage *et* dessert». Les conjonctions *ou* et *et* n'ont pas le même sens et les prix des menus ne sont pas identiques.

Ceci conduit à envisager la logique naturelle comme une logique des contenus, ce qui ne va pas sans soulever un redoutable problème. Nous reconnaissons l'avoir encore mal résolu, mais nous avons l'espoir que la présente recherche nous aidera à y voir un peu plus clair et ceci dans la mesure où tout se passe comme si, dès ses premiers cris, l'enfant avait «quelque chose à dire» (cf. ch. 2).

Le problème est de concilier l'insaisissable diversité des contenus, celle qui a fait échouer le projet d'Encyclopédie de Leibniz, avec les exigences minimales d'une discipline qui veut porter le nom de logique. Il faut toutefois noter que le rapport forme/contenu est essentiellement relatif. Piaget a même clairement marqué que ce qui était contenu à un certain niveau pouvait devenir forme à un autre. Il a été ainsi conduit à imaginer des sortes de modèles qui, comme l'écrit J.-P. Bronckart,

sont censés représenter une organisation sous-jacente du comportement, une «forme» qui sous-tend les comportements concrets et les contenus (BRONCKART 1987: 610-611).

Dans la mesure où la logique naturelle que nous cherchons à élaborer est avant tout celle de l'adulte, en tous cas celle de sujets qui parlent, nous avons considéré que la forme nécessaire à traiter de la multiplicité des contenus était fournie par le concept de *représentations sociales*. C'est en ce sens que nous avons contribué à un ouvrage collectif sur les représentations des mutations technologiques (GRIZE, VERGES et SILEM 1987).

Mais il y a plus. Nous montrerons dans le chapitre 2, l'importance que J.S. Bruner accorde au concept de *format* qui peut être envisagé comme

a standardized, initially microcosmic interaction pattern between an adult and an infant that contains demarcated roles that eventually become reversible (BRUNER 1983b: 120).

On n'est loin ni de la situation d'interaction, ni des représentations sociales, ni de la sémiologie.

2. Les raisonnements non formels

La distinction entre les raisonnements non formels et l'argumentation est passablement arbitraire comme nous le verrons plus loin. Nous la maintiendrons

cependant par commodité en insistant pour le moment sur l'activité de *A* et en réservant au paragraphe suivant l'étude de ses relations avec celle de *B*.

Partons de la démonstration mathématique qui passe pour paradigmatique du raisonnement solide et demandons-nous pourquoi il en va ainsi. Nous y voyons trois raisons.

1) D'abord, comme nous l'avons déjà signalé, ses objets sont univoquement et explicitement déterminés.

2) Ensuite, elle est de nature purement déductive et les lois de la déduction ne présentent, à première vue, aucun mystère (voir cependant à ce propos la thèse de J. Gasser, à paraître).

3) Enfin et en conséquence, quiconque accepte les axiomes et les prémisses est nécessairement conduit à accepter la conclusion. Elle s'adresse ainsi à ce que Perelman appelle l'auditoire universel et elle est située hors tout contexte.

Il s'ensuit que toute démonstration mathématique est en principe formalisable ce qui, vu l'état actuel de la logique, signifie que les raisonnements en jeu peuvent être remplacés par des calculs et c'est bien ainsi que les choses se passent en intelligence artificielle.

Cependant, sitôt qu'un locuteur *A* se propose de communiquer une démonstration à l'aide d'un discours, la situation se présente tout autrement. Il ne s'agit plus de calculer, mais de convaincre l'esprit. Il est bien toujours question de déduire une conclusion à partir de prémisses, mais la démarche linéaire du calcul se complexifie singulièrement. Y. Gerbier et H. Icart-Séguy (1987) ont étudié systématiquement les marqueurs CAR, COMME, PARCE QUE, PUISQUE au sein de démonstrations mathématiques et dans un corpus littéraire. Ils auraient pu choisir d'autres connecteurs et ils l'ont d'ailleurs fait pour OR (GERBIER et ICART 1983). Peu importe ici; deux faits s'imposent déjà à l'attention. Le premier est que ces divers connecteurs fonctionnent de la même façon dans les deux types de texte et le second est qu'aucun d'eux n'a d'équivalent en logique formelle. Ceci laisse entendre que le raisonnement, dès qu'il est supporté par le langage, déborde largement l'image idéale de la démonstration.

Toutefois, et dans la mesure où, comme dans les sciences exactes, les trois propriétés énumérées ci-dessus sont conservées, nous parlerons de raisonnements formels. Voyons donc maintenant ce qu'il en est des autres.

On sait que, dans ses premiers travaux, Piaget a exclusivement étudié la genèse des raisonnements formels, encore qu'il ait déjà pris soin d'indiquer que ceux-ci restaient ouverts «par le bas». Plus tard, vers les années 74, il a repris la question pour insister sur ce qu'il a appelé les «implications signifiantes», sources d'une «proto-logique» (INHELDER 1987). Si cette dernière expression convient mal à la logique naturelle qui n'est en rien génétique, l'idée centrale est fondamentale. Elle marque, en effet, que tout raisonnement n'est pas de nature propositionnelle et formelle et qu'il existe des enchaînements de pensée qui vont de contenus à contenus.

Nous sommes ainsi conduits à préciser ce que nous entendons par raisonnements non formels. Empruntons pour cela à R. Martin son concept d'*univers de croyance*. Il le définit de la façon suivante:

On appellera univers de croyance d'un locuteur donné à un moment déterminé du temps:

- l'ensemble des propositions par lui décidables (univers virtuel);
 - plus particulièrement l'application dans l'ensemble des valeurs de vérité de celles des propositions décidables que le locuteur admet dans le champ de sa conscience (univers actuel). (MARTIN 1987: 35)

Peut-être nous écarterons-nous de Martin sur un point. Il formule sa définition en termes de propositions. Nous ne pensons pas que la chose soit indispensable, même si elle évite d'avoir à étendre le sens reçu de «décidable» et de «valeur de vérité». Il est vrai qu'il est toujours possible de le faire, mais nous jugeons utile d'accepter que deux contenus de pensée peuvent être reliés entre eux de façon décidable et «vraie» sans que la liaison passe nécessairement dans la conscience par un énoncé. Ainsi en va-t-il, selon nous, de ce que la logique naturelle considère comme des classes-objets et leurs ingrédients.

Peu importe d'ailleurs en comparaison des deux aspects de base: un univers de croyance est toujours celui d'un sujet *A* et il peut varier avec le temps. Ceci nous permet de formuler pour les raisonnements non formels l'équivalent des trois propriétés prêtées aux raisonnements formels.

- 1') Les objets d'un univers de croyance sont essentiellement flous et mal-léables.
- 2') Les démarches de pensée ne se réduisent pas à la déduction.
- 3') Les raisonnements ne sont ni nécessaires ni de portée universelle.

Ce dernier point a une importance toute particulière, d'abord en lui-même, ensuite par sa combinaison avec les deux premiers.

Parler de l'univers de croyance d'un sujet conduit naturellement à accepter l'existence d'autres univers sans qu'aucun d'eux ne puisse prétendre saisir la réalité en elle-même (non-nécessité, non-universalité). Qu'il s'agisse donc d'une réalité perceptive ou d'une réalité conceptuelle, on aura toujours affaire à *un* point de vue. Il en découle qu'il nous faut créditer le sujet d'une activité constructive - ce qui va bien dans la perspective piagétienne qui est la nôtre. On est donc, comme nous l'avons dit dès le début de ce chapitre en présence de *représentations*. Plus encore, comme le note L. Danon-Boileau, la seule existence de processus de négation et de dénégation au niveau du discours exige «du sujet qu'il perçoive ses représentations comme telles, c'est-à-dire comme des produits qui dépendent de son activité et non comme des réalités en soi» (DANON-BOILEAU 1987: 43).

Un discours donné manifeste donc ainsi le point de vue de son auteur de sorte que l'une des démarches fondamentales de la pensée logico-discursive va consister à élaborer les objets en conséquence. Il est incontestable que, pour ce faire, il faut du raisonnement et l'on voit bien que la seule déduction ne saurait y suffire. Ce n'est pas le lieu de recenser des modes dont la plupart sont d'ailleurs assez bien connus: induction, analogie, exemple, etc. Nous voudrions simplement en signaler deux pour introduire au paragraphe suivant.

Le premier est relatif au MAIS du texte de Pascal et il a été bien étudié par O. Ducrot qui a réintroduit à son propos la notion de *topos* (DUCROT 1982). Pour que «mais c'est un roseau pensant» fasse sens deux conditions doivent avoir été satisfaites. L'une est banale: il fallait quelque chose avant, ici «L'homme n'est qu'un roseau». L'autre est plus subtile parce que non marquée. L'antécédent, tel qu'il est formulé et joint à un préconstruit culturel relatif aux roseaux (un *topos*), doit avoir orienté l'esprit vers une conclusion d'indignité. Le MAIS alors procède à

un renversement de valeur ... pour ceux tout au moins qui estiment que la pensée est la dignité de l'homme (autre topos).

Le second concerne les deux points («:») du même texte. Si l'on examine le lien qu'ils établissent entre d'une part

«Il ne faut pas que l'Univers entier s'arme pour l'écraser»

et d'autre part

«une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer»

on s'aperçoit qu'il ne s'agit ni de déduction, ni d'induction, ni d'analogie. On est en présence de ce que certains d'entre nous ont appelé un mécanisme d'étayage (APOTHELOZ et MIEVILLE 1987). Sans en être une preuve en effet, le second segment appuie, étaie le premier. Il en assure en quelque sorte le bien-fondé.

On peut se demander pourquoi dans le premier cas l'auteur prend la peine d'aller contre une inférence qui, finalement, n'est que virtuelle, pourquoi dans le second il étaie ce dont il ne doute aucunement. Une explication toute naturelle est offerte par la conception dialogique du langage.

3. L'argumentation

Personne n'a jamais mis en doute que le langage soit instrument de communication. Ce qui fait l'objet de débats est la portée de ce fait sur le développement de la pensée. Le problème n'est pas central pour notre propos et nous nous contenterons d'en tirer deux conséquences. L'une est que toute schématisation, au sens que nous avons donné à ce terme, est une activité sociale qui met en jeu au moins deux interlocuteurs; l'autre qu'il ne peut y avoir communication qu'au sein d'une situation d'interlocution. Nous allons examiner successivement chacun de ces points.

A. Les interlocuteurs

Tout d'abord les interlocuteurs - que nous supposerons être deux pour des raisons de simplicité. Nous sommes donc en présence, dans la perspective adoptée plus haut, de deux univers de croyance: U_A et U_B . Il est clair que leur intersection ne saurait être vide. Ceci conduit à postuler l'existence de certains savoirs partagés par A et par B , tout en maintenant l'idée de points de vue différents. Le cas du très jeune enfant (*infans*) et de sa mère pose un problème que nous étudierons dans la suite de ce cahier et qui doit permettre tout justement de rendre compte de l'état adulte. Le fait que U_A et U_B aient une partie commune explique la raison pour laquelle les non-dits ne font pas obstacle à la communication et qu'ils sont même d'un usage normal, en ce sens qu'on ne dit pas à l'autre ce qu'il est censé savoir. Bien entendu, la situation est très différente lorsque l'«autre» est un ordinateur. Il ne partage jamais avec le programmeur que ce que ce dernier a confié à sa banque de données. Ainsi que le dit J.-C. Gardin dans un ouvrage d'une rare lucidité et à propos des systèmes experts:

les expressions des bases de faits ne sont pas véritablement l'équivalent de nos descriptions habituelles, reformulées selon d'autres

principes, mais plutôt des fragments de celles-ci. (GARDIN 1987: 237)

Ceci dit, lorsqu'un locuteur *A* propose une schématisation à un interlocuteur *B*, il le fait toujours afin d'exercer sur lui une certaine action et, d'une façon plus précise, dans l'intention de modifier son univers de croyance. Cela est vrai du maître qui enseigne, de l'avocat qui plaide jusqu'au philosophe qui disserte. Pascal ne notait pas ses *Pensées* sans quelque arrière-pensée de prosélytisme.

La question est alors de comprendre ce que *B*, lui, va faire des propos de *A*. Le schéma d'une transmission d'informations mesurable en bits, s'il est précieux pour les ingénieurs des télécommunications, est ici beaucoup trop sommaire pour expliquer quoi que ce soit. L'activité de *B* est une activité d'interprétation, de re-schématization. Elle consiste à donner une signification à ce qui lui est dit et, le cas échéant, à en accepter la teneur.

Il ne faut pas oublier, en effet, que *B* n'est pas un logiciel, que c'est un interlocuteur donc un locuteur en puissance. Il est toujours à même de tenir un contre-discours, sinon concrètement, du moins «dans sa tête». Il découle de là qu'il n'existe pas de schématisation qui ne comporte quelque composante de nature proprement argumentative, propre à empêcher, s'il se peut, le contre-discours, c'est-à-dire à maintenir *B* dans un univers de croyance inchangé.

De quels procédés *A* peut-il faire usage? Nous n'écrivons pas un traité de l'argumentation et nous nous limiterons à en signaler trois, eu égard à leur généralité et au fait que, dans la suite de ce travail, nous en étudierons l'origine psycholinguistique.

1. Le premier est propre à toute énonciation. Il s'agit de ce que Ch. Bally a appelé le *modus* par opposition au *dictum* (BALLY 1944: paragr. 27-54). D'une façon simplifiée, le *dictum* est le contenu de pensée et le *modus* l'attitude que *A* prend à son sujet. Cette attitude peut être des plus diverses et nous nous contenterons de signaler celle que l'on appelle traditionnellement l'argument d'autorité. Ceci nous permettra de marquer un aspect proprement discursif des schématisations.

Asserter un énoncé, c'est toujours le donner pour vrai. En d'autres termes, énoncer *P* - que *P* contienne ou non une négation - c'est faire entendre: «Il est vrai que *P*». Si la logique mathématique peut s'en tenir là, la logique naturelle ne le peut pas. Un énoncé, à ses yeux, est l'acte d'un sujet énonciateur qui le prend en charge, qui en garantit la vérité. L'énonciateur certes peut se tromper et il peut éventuellement être de mauvaise foi. C'est bien là la raison pour laquelle la rhétorique classique accordait une telle importance à l'image que l'orateur donnait de lui. Si cette image est favorable, aucun *modus* n'est requis pour accréditer le dit. Seule importe la signature.

Nous lutterons sur les plages, nous lutterons sur les terrains de débarquement, nous lutterons dans les champs et les rues.
Sir W. Churchill (Discours du 4 juin 1940)

Aux yeux de ses auditeurs, le Premier Ministre était crédible de par sa seule personne.

En revanche, lorsque l'autorité de l'énonciateur ne suffit pas, c'est-à-dire en pratique lorsqu'il juge qu'il en est ainsi, il va en quelque sorte s'abriter derrière

un locuteur plus crédible que lui. C'est le fameux *Philosophus dixit*, remplacé de nos jours par «Des savants américains ont montré que».

2. Le deuxième procédé consiste à conférer à la schématisation un minimum de cohésion et de cohérence. Suivant en cela F. Rastier (1987: 105) qui lui-même s'appuie sur R. Martin (1983: 205-206), nous appellerons *cohésion* ce qui est relatif aux relations sémantiques, ce qui donc est relatif au cotexte linguistique et *cohérence* ce qui relève de l'entour extralinguistique tant situationnel que cognitif.

Il est clair que nous excluons par là les productions dites de l'écriture automatique ainsi que bien des textes surréalistes. Mais la logique naturelle ne prétend nullement recouvrir toute production langagière. Il lui suffirait d'être applicable aux schématisations du sens commun et, à la limite, à celles des sciences et de la philosophie. Dans ces conditions les procédures d'étayage, voire les explications et d'autres raisonnements non formels jouent un rôle fondamental.

Remarquons en passant que c'est là la raison pour laquelle nous avons signalé plus haut la difficulté qu'il y avait à distinguer avec netteté raisonnement et argumentation.

3. Le troisième se trouve dans l'évocation des valeurs auxquelles *B* souscrit. Certes, cette évocation peut être discrète, mais nous pensons qu'elle est rarement absente. Dans le texte de Pascal déjà, nous avons vu le rôle que jouaient les topoï (qui reposent sur des valeurs) et ce n'est pas un hasard si ce texte est classé, dans notre édition, sous la rubrique «Marques de la grandeur de l'homme». Quant aux schématisations qui se proposent d'agir suffisamment sur l'univers de croyance de *B* pour le conduire à une action concrète - textes politiques ou publicitaires - elles les mettent explicitement en évidence.

Il faut des circonstances tout à fait singulières pour que *A* puisse interroger directement *B* sur les valeurs qui sont les siennes. Les sondages d'opinion cherchent bien à y contribuer, mais leur fiabilité sur laquelle il y a beaucoup à dire, ne fait pas partie de notre problématique. Il s'ensuit que nous retrouvons ici l'importance primordiale des représentations de *A*. Vendre de la margarine à quelqu'un que l'on pense être écologiste ou en vendre à quelque star qui veut ménager sa ligne ne conduisent pas aux mêmes discours.

B. La situation d'interlocution

Venons-en enfin à la situation d'interlocution que certains appellent conditions de production du discours. Nombreux sont ceux qui s'en réclament mais n'en disent rien. Nous devons reconnaître que nous sommes de ceux-là, à ceci près que nous espérons que la recherche en cours nous permettra de faire un pas en avant. Il nous semble en effet déjà possible de tirer parti de deux types d'analyse.

Celle de M.A.K. Halliday qui distingue trois composantes dans une situation d'interlocution.

- 1) Le *field*, c'est-à-dire le type d'activité sociale en cours.
- 2) Le *tenor*, en d'autres termes le rôle, la place que tiennent les acteurs.
- 3) Le *mode*, soit le canal symbolique et rhétorique de la communication.

(HALLIDAY 1978: 109-110)

D'autre part, J.-P. Bronckart a mis en évidence trois paramètres des situations.

1) L'interaction sociale, qui comporte ce que nous avons appelé *A, B*, la finalité de l'interaction et le lieu où elle se déroule.

2) L'acte même d'énonciation, qui relève peut-être davantage de la linguistique que de la logique naturelle.

3) Le contenu référentiel, ce qui correspond pour nous aux objets de la schématisation. (BRONCKART & SCHNEUWLY 1984)

Certes, on ne saurait transposer sans autre les concepts d'une théorie déterminée dans un cadre différent. Il n'est toutefois jamais interdit de s'en servir comme heuristique.

Conclusion

Ce qui précède n'avait pour but que de dessiner les contours de ce que nous appelons la logique naturelle afin de justifier l'enquête qui suit. Trois points nous paraissent saillants.

1. Si le langage a tout à la fois fonction de représentation et de communication, il est impossible de passer cette dernière sous silence, ni même d'en faire une fonction accessoire.

2. Ce que Barthes écrit de la mythologie nous paraît valable de la schématisation : «elle fait partie à la fois de la sémiologie comme science formelle et de l'idéologie comme science historique : elle étudie des idées-en-forme». (BARTHES 1957: 197)

3. Enfin, la logique naturelle est d'essence dialogique, en ce sens qu'elle se préoccupe avant tout des discours coutumiers. Il en existe d'autres. Dans l'ouvrage déjà cité L. Danon-Boileau écrit, après avoir analysé quelques textes de Freud :

en philosophie comme dans les énoncés schizophréniques, ce qui est pensé n'existe pas de façon dialogique, mais comme «chose en soi».
(DANON-BOILEAU 1987: 116)

Nous n'avons pas compétence pour juger des discours schizophréniques, mais leur mise en parallèle avec ceux de la philosophie et, ajouterons-nous, ceux de la science, non qui se cherche mais qui s'expose, nous laisse entendre que philosophie et science sont des cas limites du sens commun.

Chapitre 2

Le développement des conduites discursives

Toute logique est tributaire d'un langage qui lui sert de moyen d'expression. La logique mathématique se sert de systèmes de signes qu'elle élabore explicitement, de sorte qu'il est possible de les étudier en tant que tels. En revanche, la logique naturelle - par sa définition même - relève des langues naturelles, lesquelles ne sont pas la création du logicien. Ceci entraîne deux conséquences.

La première est que, dans l'impossibilité où l'on est de consulter leurs créateurs - comme on peut étudier la *Begriffsschrift* de Frege ou le langage des *Principia mathematica* de Whitehead et Russell - la seule source d'information disponible se trouve dans l'examen de la façon dont l'enfant acquiert sa langue maternelle. La seconde conséquence est que, si cette langue dont on veut savoir ce qu'elle est fait bien système, elle n'est pas que cela. Elle est instrument de représentation, de pensée et de communication. De là, la première partie de ce chapitre 2, consacré aux débuts des aspects fonctionnels et sémiotiques de la langue.

D'autre part, nous avons rappelé dans le chapitre 1 que la logique naturelle reposait sur divers concepts dont les plus importants sont ceux de situation d'interlocution, de représentation des interlocuteurs, de finalité et de construction des objets de discours. C'est à mettre en évidence leurs racines qu'est consacrée la seconde partie de ce chapitre.

Introduction

De façon générale, on considérera ici que le développement des conduites discursives implique en réalité plusieurs processus, plus ou moins liés mais qu'il est utile d'envisager séparément, et en particulier:

1. L'acquisition des usages que le langage est amené à accomplir, autrement dit d'un type particulier d'efficacité où les aspects fonctionnels, sémantiques, pragmatiques et sociaux sont étroitement solidaires. A cet égard, il convient d'ailleurs de noter que le code verbal comporte certains équivalents dans le code corporel (FRANÇOIS, HUDELLOT et SABEAU-JOUANNET 1984).

2. Le développement de certaines structures cognitives, notamment celles qui sous-tendent les conduites symboliques, la communication référentielle, la gestion de la relation triadique locuteur-auditeur-référent, le principe des tours de parole, etc.

3. L'acquisition de la langue proprement dite, depuis ses structures phonologiques jusqu'à ses structures énonciatives.

Etant donné le projet que nous poursuivons dans ce fascicule, nous n'aborderons ici que les deux premiers points (paragr. 2.1 et 2.2).

2.1 Les débuts du langage: aspects fonctionnels et sémantiques

L'un des chercheurs qui s'est le plus attentivement penché sur les aspects fonctionnels du développement du langage est sans doute M.A.K. Halliday. Les travaux de cet auteur ont eu incontestablement le mérite de mettre l'accent sur les usages communicationnels et sociaux du langage, échappant ainsi au logocentrisme qui caractérisait nombre d'études en ce domaine jusqu'au début des années soixante-dix (grammaires à pivot issues de l'analyse distributionnelle, modèle génératif transformationnel, etc.). C'est ainsi que Halliday (1978) oppose les perspectives qu'il qualifie d'«intra-organisme», centrées sur les structures et sur les processus psychophysiologiques, et celles qu'il qualifie d'«inter-organisme», centrées sur l'interaction et les comportements sociaux. Du point de vue inter-organisme, entrer dans les conduites langagières c'est d'abord, pour le petit enfant, apprendre à se comporter linguistiquement et développer un *potentiel* de significations: «learning language is learning how to mean» (1973: 24). Il s'agit bien là de l'acquisition d'une connaissance, dans la mesure où toute connaissance peut être conçue comme un potentiel d'action (A. Morf).

Halliday rend compte de ce potentiel de significations au moyen d'un système de fonctions langagières, où chaque fonction correspond à un contexte d'utilisation spécifique. La notion de système renvoie donc ici à celle de paradigme: un système est l'expression d'un ensemble fini et organisé d'*options*.

Mettant ainsi l'accent sur l'usage, et non sur la qualité des productions vocales de l'enfant, Halliday considère qu'il y a langage dès le moment où il est possible d'établir l'existence de régularités constantes et systématiques entre ces productions et le contexte de leur utilisation. Peu importe donc que les expressions produites par l'enfant présentent ou non une ressemblance avec celles de la langue de l'adulte. Ces régularités se manifestent dès le 9^e mois et l'auteur estime que c'est à cette période qu'il convient de situer le début du langage. Du point de vue de leur forme phonétique, ces premières expressions n'ont d'ailleurs que peu de points communs avec d'éventuels équivalents adultes. Ce sont de simples postures vocales, qu'on peut certes décrire en termes d'articulation ou d'intonation, mais dont l'origine se situe vraisemblablement dans l'exercice d'une activité glossogénique spontanée, et non dans l'imitation. Il s'agit en ce sens d'une forme absolue d'idiolecte, qualifiée pour cette raison par Halliday de «proto-langage»². Chaque expression y est liée à une fonction et à une seule, et ici fonction égale tout à la fois usage et signification. Il n'y a pas de «mot» ni de structure; en d'autres termes, le proto-langage infantin ne possède pas de niveau *formel*: expression et contenu s'articulent sans l'intermédiaire d'une structure lexicogrammaticale.

² Signalons qu'il en va tout autrement du point de vue de la compréhension. Voir à ce propos l'article de M. Zacklad (*La Recherche*, 182, nov. 1986: 1444-1446) qui signale les travaux de J. Mehler et coll. et selon lesquels à 4 jours le nourrisson est capable de distinguer sa langue maternelle d'une autre langue.

Il importe à ce propos de noter que pour Halliday, lexique et grammaire ne sont pas des systèmes fondamentalement distincts³. Le système lexical n'est pas ajouté «après coup» à un ensemble de catégories définies par la grammaire; il n'est que la manière d'être la plus fine de la grammaire. En tant que potentiel de significations, le langage constitue un seul et unique système d'options : plus ces dernières sont spécifiques, plus elles tendent à être réalisées sous forme d'unités lexicales plutôt que de structures grammaticales⁴.

Mais comment établir une liste satisfaisante des diverses fonctions dont l'enfant investit ses premières «énonciations»? Il s'agit d'abord, note Halliday, d'identifier des contextes généralisés d'utilisation (par exemple du type «je veux cette chose maintenant»). Ensuite, et si l'on veut se donner les moyens de comprendre la filiation entre le proto-langage et le langage adulte, il est nécessaire de confronter ces généralisations à des hypothèses de portée générale sur la nature fonctionnelle du langage. Toutefois ces hypothèses ne sauraient concerner à proprement parler les usages : ceux-ci sont en effet innombrables. Elles ne peuvent donc relever que d'une théorie du langage comme système de significations potentielles. Halliday considère que, dans son état achevé, ce système comporte trois composants fonctionnels, chacun pouvant être analysé comme un système complexe d'options.

Le premier est le composant *idéationnel*. Il concerne l'expression de l'expérience, les aspects dénotatifs et représentationnels du langage, et est à la base de la transitivité (procès, participants, circonstants), des taxinomies lexicales, de l'expression des relations logiques, de la quantité et de la qualité, etc.

Le deuxième composant, nommé par l'auteur *interpersonnel*, renvoie à la place et au rôle que s'assigne le locuteur dans la situation d'interaction. Il correspond aux modes (déclaratif, interrogatif, injonctif), aux modalités, aux marques de la personne, à l'expression du jugement et des attitudes (verbes d'attitudes propositionnelles), etc.

Le troisième composant, nommé *textuel*, concerne la structure de la phrase (organisation de l'information en structures thème-commentaire, ordre des mots, nominalisations, schémas prosodiques) ainsi que la cohésion du discours (relations anaphoriques, conjonctions, ellipses, etc.). Il constitue l'infrastructure linguistique indispensable à la mise en oeuvre des composants idéationnel et interpersonnel (du message proprement dit).

Ces trois composants n'intéressent pas également notre problématique. Si l'idéationnel peut être à l'origine du *dictum*, et l'interpersonnel du *modus*, le composant textuel relève plus proprement de préoccupations linguistiques, qui ne concernent pas directement la présente recherche.

Partant de ces éléments à la fois empiriques et théoriques, Halliday (1975) a entrepris une étude extrêmement minutieuse du développement langagier de son fils, Nigel. Il ressort de ce travail que le processus d'acquisition présente trois phases principales.

³ Ce qui ne paraît d'ailleurs pas incompatible avec la perspective générativiste des années 80 (la x-barre théorie).

⁴ Voir à ce propos l'entretien entre Halliday et H. Parret, dans Halliday (1978, chap. 2). La notion de lexicogrammaire a été reprise par Bruner (1978, 1983b, 1984).

Première phase (de 9 mois à 17 mois environ)

Elle est caractérisée par la mise en place progressive de six fonctions langagières. Notons que, de l'avis même de l'auteur, ces fonctions doivent être considérées comme des hypothèses. Certaines d'entre elles sont inspirées des réflexions et travaux de B. Bernstein, notamment de sa théorie des «contextes socialisants critiques».

1. La fonction *instrumentale* - Elle relève de la satisfaction des besoins matériels, de l'obtention de certains objets, etc. Cette fonction est essentiellement orientée vers l'objet convoité.
2. La fonction *régulatoire* - Elle concerne le contrôle de l'activité d'autrui. Contrairement à la précédente, elle est principalement orientée vers la personne.
3. La fonction *interactionnelle* - Elle relève de l'interaction proprement dite, de son établissement et de son maintien.
4. La fonction *personnelle* - Il s'agit de l'expression de la personne, de ses désirs, de ses affects et de son identité.
5. La fonction *heuristique* - Elle concerne l'utilisation du langage comme moyen d'exploration de l'environnement. Elle donne lieu notamment aux questions consistant à demander le nom des choses.
6. La fonction *imaginative* - Elle renvoie à l'utilisation du langage comme moyen de modeler ou de créer un environnement. De même que la fonction heuristique est de nature accommodatrice, la fonction imaginative est de nature assimilatrice, ces termes étant entendus au sens piagétien.

On notera que ces fonctions pourraient être regroupées en trois catégories, au demeurant approximatives: AGIR (instrumentale et régulatoire), COMMUNIQUER (interactionnelle et personnelle) et CONNAITRE (heuristique et imaginative).

Deuxième phase (de 17 mois à 23 mois environ)

Il s'agit d'une phase de transition et elle se caractérise par plusieurs phénomènes.

En premier lieu, l'enfant abandonne progressivement ses expressions idiolectales, et les formes imitées phonétiquement du langage adulte, qui sont apparues dès le milieu de la phase précédente, deviennent maintenant de plus en plus nombreuses.

Ensuite, on assiste à une réorganisation et à un regroupement des fonctions initiales. Le système sera alors régi par la prédominance de deux métafonctions: l'enfant distingue en effet de plus en plus nettement les usages du langage comme moyen d'action ou d'intervention, des usages comme moyen d'apprentissage ou de connaissance. Dans le cas étudié, cette opposition était marquée prosodiquement par une différence d'intonation. Halliday qualifie respectivement de *pragmatique* et de *mathématique* ces deux métafonctions.

En troisième lieu, c'est au cours de cette phase qu'apparaît, entre le niveau de l'expression et celui du contenu, le niveau formel de la lexicogrammaire.